

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 12 AVRIL 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — L'album de Né-pomucène : monologue en trois temps, par Chs.-M. Du-charme. — Poésie : Prédiction, par Frid Olin. — Les écrivains de toutes les littératures (suite). — Miss Nel-lie Bly. — Aventures de chasse, par E. Petitot. — Nos gravures. — Le voyageur-interprète, par P.-G. Roy. — Choses et autres. — Primes du mois de mars : Liste des numéros gagnants. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite), par Jules Verne ; Le Régiment (suite).

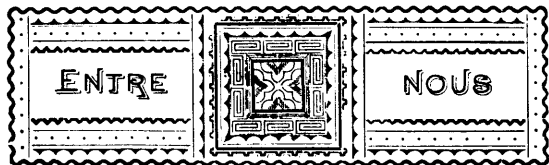
GRAVURES : Portrait de M. Jules-Joseph-Taschereau Fré-mont, Maire de Québec. — La fabrication du sucre d'érable en Canada. — Portraits : M. Olivier Holme. — Mlle Nellie Bly. — Gravures de nos feuilletons.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A dater du 3 mai prochain, LE MONDE ILLUSTRÉ sera publié à seize pages au lieu de douze.



* * La fin du monde approche ; dans trois jours le 14 de ce mois, tout sera fini.

C'est du moins ce qu'annonce un brave Améri-cain, un peu toqué, probablement, mais qui nous avertit le plus charitablement et avec la meilleure foi du monde, que lundi matin, Chicago, New-York, Boston, Washington, et autres villes, commenceront la représentation en disparaissant complètement.

Le prophète ne parle pas des autres pays, et pour cause peut-être, car je le soupçonne d'être très peu ferré sur la géographie ; il y en a, comme cela, un peu partout, comme je l'ai prouvé il y a quelques semaines.

Au demeurant, un très brave homme, un très honnête homme que cet Américain, qui est sans doute aussi un peu homme d'affaires.

L'annonce de la fin du monde n'a rien de bien étonnant en elle-même, car nous y sommes habitués depuis l'an mille, mais ce qui l'est d'avantage, c'est qu'il se trouve toujours des gogos qui ajoutent foi à cette prédiction.

Ceci est tellement vrai que j'ai lu, il y a huit jours à peine, dans un journal américain, que dans une petite ville de l'Ouest, la propriété avait baissé de cinquante pour cent de valeur, rien que par suite de cette nouvelle.

Pourquoi cinquante pour cent ? Pourquoi pas davantage, pourquoi ne pas la réduire tout de suite à zéro ?

Mon Dieu ! c'est bien simple : c'est que l'on conserve toujours un certain espoir que tout n'ira sans doute pas aussi mal qu'on ne le croit, et qu'il faut se réserver une poire pour la soif.

* * Vous souvenez-vous avec quels frissons, nous avons lu autrefois, en étudiant l'histoire, les ter-reurs de l'an mille ?

Oh ! ce dût être une terrible nuit que celle qui précéda le grand jour fixé pour l'anéantissement de la race humaine !

On relisait les écritures : " Lorsque vous verrez l'abomination de la désolation, que celui qui lit comprenne, que ceux qui seront alors dans la Ju-dée s'enfuient dans les montagnes, et que celui qui sera sur son toit ne descende pas dans sa mai-son, ou n'essaye pas d'y entrer pour prendre ses ri-chesse ; que celui qui sera dans son champ ne re-vienne pas en arrière pour emporter ses vêtements. Priez alors pour que cela n'arrive pas pendant l'hiver ; car ces jours de tribulation seront tels que jamais on n'en aura vu de semblables depuis le commencement du monde. Alors verra le soleil s'obscurcir, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les étoiles du ciel tomberont, et les colonnes du firmament seront ébranlées "

" On attendait, dit Michelet, le captif attendait dans le noir donjon, dans le sépulcral *in pace* ; le serf attendait sur son sillon, à l'ombre de l'odieuse tour ; le moine attendait dans les abstinences du cloître. Tous souhaitaient sortir de peine, à n'im-porte quel prix "

L'attente était tellement général, on était sin-cèrement convaincu que tout allait finir, que nombre d'actes et de chartes du moyen âge com-mencent par ces mots : " A l'approche du soir du monde "

Mais l'an mille passa, le soleil se leva radieux comme tous les jours, l'épouvante se calma et le monde, la terre, continua à rouler dans son cercle ordinaire.

* * Par monde, on entendait la terre seulement, mais la terre n'est qu'un point dans l'immensité et sa disparition ne changerait pas grand chose dans l'univers.

" Cet événement, dit Flammarion, n'aura pas l'importance qu'on lui attribuait jusqu'ici. L'uni-vers étoilé ne subira à la fin de notre monde ni transformation ni cataclysmes, et ne s'apercevra point d'un si mince détail. Si demain matin, par exemple, nul être humain ne se réveillait, si l'hu-manité était soudain couchée toute entière dans la tombe, nos voisins de Venus et de Mars eux-mêmes ne s'en apercevraient pas. L'existence même de notre planète n'est connue que des habitants de Mercure, de Venus, de Mars et de Jupiter. De Saturne, le petit globule terrestre est invisible sous le soleil. De toutes les étoiles aucune ne peut nous voir ; et notre soleil lui-même n'est, vu de leur dis-tance, qu'une petite étoile imperceptible. Après la fin de notre monde les étoiles continueront de scintiller dans les cieux, la vie de rayonner dans l'espace infini, et l'univers marchera comme main-tenant, sans même que nulle pierre mortuaire puisse être posée dans l'espace, pour indiquer la place où la terre aura vécu et pensé pendant des siècles.

Que les autres planètes, que les étoiles soient ha-bitées, cela est très possible et même des plus probables, mais quoi qu'il en soit, il est certain que, sans même penser à la disparition de la terre, c'est nous qui devons disparaître.

C'est là la chose la plus claire pour nous et nous devons agir en conséquence, dans la prévision pro-chaine de cet événement.

Quant à la fin du monde prédite par notre Amé-ricain, vous savez ce que j'en pense.

* * Je vois qu'il est question de former une société ayant pour but d'établir un système de correspondance dans tout le Canada, au moyen de pigeons voyageurs, et que le commandant de l'E-cole militaire de Kingston fait appel à toutes les personnes qui s'intéressent à ce genre de commu-nications.

Des colombiers seraient établis à Windsor, Lon-don, Goderich, Sainte-Catherine, Toronto, Peter-boro, Ottawa, Montréal, Sherbrooke, Québec, Kamouraska, Rimouski, Colebrooke, Fredericton, Saint Jean, Chatham, Sainte-Anne, Gaspé, Pictou et Halifax.

L'idée est excellente, et il est à désirer que le Canada se mette, sous ce rapport, sur le même pied que les autres pays, car il est peu de nations

qui n'aient pas maintenant de service de pigeons voyageurs.

Voici quelques renseignements historiques sur cette matière qui ont été publiés en France, en 1874, dans le *Journal Officiel*, ils sont intéres-sants :

Sans remonter jusqu'à la colombe de l'arche, on cite un athlète de l'île d'Egine qui, se rendant aux jeux Olympiques, emporta avec lui un pigeon enlevé à ses petits. Après sa victoire, il le lâcha en lui attachant un ruban de pourpre. L'oiseau retourna le même jour vers son nid. A Rome, ceux qui faisaient courir dans le cirque pour la course des chars, mais qui ne pouvaient assister eux-mêmes à la lutte, en-voyaient à leur place des amis ou des serviteurs, qui empor-taient des pigeons ou des hirondelles tirés du lieu même où était retenu le propriétaire de l'attelage. A la fin du spec-tacle, on lâchait un ou plusieurs de ces oiseaux, teints de la couleur du parti qui avait remporté la victoire. Par le retour des oiseaux à leur nid, le maître était informé de son sort : il appréciait s'il avait gagné ou perdu. Le siège de Modène par Antoine, en l'an 43 av. J.-C., vit cet usage appliqué pour la première fois à l'art militaire. Le consul Hirtius envoya ainsi à Decius Brutus, commandant la ville, une lettre attachée au col d'un pigeon par un fil de soie. A son tour, Decius Brutus dépêcha au camp des consuls un pigeon porteur d'une missive attachée à l'une de ses pattes. On sait que l'ancien l'ancien a fait allusion à cette manière toute nouvelle de correspondre avec les siens en temps de guerre, lorsqu'il a dit dans son *Histoire naturelle* : " A quoi servent " les remparts, et les sentinelles, et le blocus, et les filets " tendus à travers le fleuve, quand on peut faire parvenir " des nouvelles à travers l'espace ? "

Une fois connu, ce procédé ne pouvait manquer d'être mis en pratique dans les places assiégées. Toutefois, c'est seulement en 1098 que les chrétiens venus pour conquérir Jérusalem eurent pour la première fois connaissance de cette invention. Le château d'Azar, entre Antioche et Edesse, était au pouvoir des infidèles ; le commandant désirait pourtant se rendre aux chrétiens ; c'est par pigeons qu'eurent lieu, entre musulmans, les négociations pour la reddition de la place. Tout le monde connaît l'épisode de la colombe pour suivie par un oiseau de proie et tombée sans vie au mi-lieu des chrétiens, quand ceux-ci arrivèrent dans les plaines de Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Arc ; ils trouvèrent sous son aile un billet dont le contenu leur révéla les projets des mu-sulmans. C'est cet épisode que le Tasse a immortalisé dans le XVIII^e chant de la *Jérusalem délivrée*. Pendant le siège de cette même ville de Ptolémaïs, siège qui dura deux ans (1189-1191), le fameux sultan Saladin se servit de pigeons. Le débarquement du roi de France, Saint Louis, en Egypte fut mandé au sultan du Caire au moyen de pigeons. Il en fut de même des différentes phases de la bataille de Mansou-rah, si désastreuse pour les chrétiens. Mais déjà le puissant sultan Noureddin (1169-1173), fondateur d'un vaste em-pire, sentant le besoin d'être informé au plus vite de ce qui se passait dans ses Etats, venait d'établir, surtout en Egypte, un service de poste aux pigeons admirablement organisé. Par ses soins, des tours s'élevèrent de toutes parts. Ces tours étaient des colombiers ayant chacun un directeur et des veilleurs qui, nuit et jour, épiaient l'arrivée des pigeons. L'entretien des colombiers, des pigeons et de leurs gardiens coûtait des sommes considérables. Ces postes aériens étaient établis de douze en douze lieues : on les appelait *bérid*. Quand il s'agissait d'envoyer une nouvelle importante au sultan, on prenait un des pigeons messagers et on lui attachait au col, avec un lacet, une petite boîte en or mince comme du papier, dans laquelle on mettait une lettre écrite sur du papier de soie très-fin, qui portait le nom de *papier d'oiseau* ; on y inscrivait la date du jour et l'heure à laquelle le courrier était expédié. On envoyait d'ordinaire la dépêche en double, c'est-à-dire par un second pigeon.

Quand la distance était un peu longue, le gardien de chaque bérid était tenu d'inscrire à l'encre l'heure à la-quelle le courrier avait passé. Les pigeons du sultan étaient marqués de son chiffre sur les pattes et sur le bec. L'espèce la plus recherchée était celle de l'irak, c'est-à-dire des pigeons blancs à colliers, les plus intelligents et les plus faciles à apprivoiser. Ils valaient mille pièces d'or la paire. Il était sévèrement recommandé aux gar-diens de ne pas détacher eux-mêmes les messages apportés par les oiseaux ; c'était le maître qui se réservait ce droit, dont il était fort jaloux ; dormait-il, le gardien avait ordre de l'éveiller ; était-il en chasse, on lui portait le message ; aussi les guetteurs des bérids étaient-ils continuellement sur leurs gardes, examinant avec anxiété l'horizon.

Les colombiers élevés par les sultans d'Egypte dans le but d'établir un service postal entre l'Egypte et la Syrie, et dont Volney a donné le catalogue dans son *Voyage en Syrie*, tombèrent peu à peu en désuétude ; mais l'usage de la correspondance par pigeons subsista. Les Européens fixés dans le Levant en tirèrent bon parti. Maillet, consul de France en Egypte et inspecteur des établissements français dans le Levant au XVII^e siècle, raconte dans ses *Mémoires* que, de son temps, on élevait à Alexandrette des pigeons qu'on utilisait pour être averti, dans l'intérieur des terres, de l'arrivée des navires marchands. L'anec-dote suivante avait cours dans la colonie : Un jour, à la chasse, un négociant abattit un de ces oiseaux, porteur d'un papier où il était dit que la noix de galle, alors em-ployé pour la teinture, était devenue fort rare en Angle-terre. Le chasseur, qui était en même temps spécula-teur, profita de l'avis, et gagna 100,000 écus. Un autre Français, le chevalier d'Arvieux, envoyé extraordinaire de Louis XIV à la porte Ottomane, consul d'Alep, d'Alger de Tripoli et autres lieux, et auteur des mémoires très curieux sur ses voyages, constatait de visu, en venant prendre possession de son poste consulaire à Alep, l'emploi de pigeons comme porteur de nouvelles. Au XVIII^e siècle, c'est par ce moyen que l'arrivée des navires à Alexandrette